Lire la Torah

ABRÉVIATIONS DES LIVRES DE LA BIBLE

Ct	Cantique des cantiques	Lm	Lamentations
2 Ch	Chroniques (second livre)	Lv	Lévitique
		Mi	Michée
2 Co	Corinthiens (second épître)	Nb	Nombres
		Ne	Néhémie
Dt	Deutéronome	Os	Osée
Ex	Exode	Pr	Proverbes
Éz	Ézéchiel	Ps	Psaumes
Gn	Genèse	2 R	Rois (second livre)
Is	Isaïe	I S	Samuel (premier livre)
Jr	Jérémie		

Les citations de la Bible s'appuient sur la traduction du rabbinat, Librairie Colbo. Elles sont toutefois souvent modifiées par l'auteur. Pour l'Évangile, la traduction est celle de la Bible de Jérusalem, Éditions du Cerf, 1955.

Catherine Chalier

LIRE LA TORAH

Éditions du Seuil
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV[e]

Ce livre est publié dans la collection
« LES DIEUX, LES HOMMES »

isbn 978-2-02-109932-4

© Éditions du Seuil, octobre 2014

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Introduction

La longue et conflictuelle histoire de l'interprétation des Livres saints des religions monothéistes dure encore. Mais, dans les sociétés sécularisées du XXIe siècle, en particulier en Europe, elle se radicalise souvent en se simplifiant à outrance et en prétendant opposer « esprits libres » et fondamentalistes. Les premiers se réclament des Lumières et entendent étudier ces Livres avec les outils rationnels et critiques dont ils disposent. Ils veulent soustraire leur objet d'étude à tout statut exceptionnel, lutter contre son emprise aliénante sur les intelligences et contre ses conséquences néfastes dans le domaine moral et politique en fragilisant de façon décisive la source même dont ces dernières proviennent. Ces Livres seraient des œuvres humaines, rien qu'humaines, à apprécier comme telles et à expliquer en fonction d'un contexte géographique et historique passé et contingent. Les seconds rejettent ces intimidations qu'ils considèrent comme l'expression d'une malveillance à leur égard et, surtout, comme une fronde haineuse envers Celui qui, selon eux, parle dans ces Livres par l'intermédiaire de Ses scribes. Ils refusent le débat et la pluralité interprétative des textes afin de mieux rejeter tout désir de s'écarter de la « lettre » de ces Livres

au titre de déviance à combattre, violemment s'il le faut. Ceux qui, à un titre ou à un autre, se réclament autrement qu'eux des mêmes Livres sont souvent leur première cible. Imposer une « vérité » censée être immuable puisque, dans leur optique, elle est celle de Dieu même ne souffre aucune compromission avec des coreligionnaires prêts à « trahir » la lettre sous prétexte de l'esprit.

Pour simplificatrice qu'elle soit de l'extrême complexité du débat sur les Livres saints, cette radicalisation est malgré tout intéressante en cela que les deux camps cherchent dans le passé une légitimation de leurs positions. Passé déconstruit pour les premiers, afin de fragiliser à jamais la vision qu'en donnent ces Livres et libérer le présent de son poids ; passé figé sur une origine débarrassée des scories de l'histoire pour les seconds, afin de faire en sorte que rien ne change plus. Bien que l'affrontement entre les deux positions prenne de l'ampleur face à l'énergie mise par les fondamentalismes à prétendre apporter « la » réponse aux inquiétudes et aux angoisses humaines, il esquive pourtant l'essentiel et n'ouvre aucun horizon porteur d'espoir pour les uns et pour les autres. Chacun(e), dans les sociétés démocratiques, préfère certes se considérer comme un esprit ouvert, échappant aux préjugés et à l'obscurantisme pieux, et aura donc tendance à valoriser la première attitude. Cela explique que la dénonciation de la régression intellectuelle et spirituelle représentée par le fondamentalisme, pas seulement dans ses expressions morales et politiques d'ailleurs, soit partagée par beaucoup de personnes. Mais, dès lors qu'elle reste tributaire de l'alternative simplificatrice à l'instant évoquée, cette dénonciation n'a aucune chance de faire bouger les lignes. Elle risque même de les renforcer. En outre, pour

la plupart des gens, elle se fait aussi en toute ignorance de cause. Ignorance du contenu des Livres saints, ignorance de l'histoire de leur interprétation et des débats âpres mais aussi lumineux qu'ils suscitèrent. Ignorance parfois dramatiquement encouragée, en particulier dans les lieux d'éducation, sous prétexte d'une laïcité soucieuse d'écarter toute possible influence de ces Livres sur les esprits. En retour, cette ignorance entretient *aussi* la simplification des données de la confrontation qui, pour ce qui concerne les « esprits libres », vire souvent en condescendance intellectuelle, voire en mépris hautain et passionné, de ceux qui s'attardent encore à méditer ces Livres autrement que de façon historique et critique.

Évidemment, face à ceux et à celles qui se réclament d'un Livre saint dont le contenu serait censé être si patent qu'il ne nécessiterait aucun effort d'interprétation mais uniquement une soumission à ce qu'il dit – ou du moins à ce que les autorités religieuses affirment à son propos –, mieux vaut préférer la liberté de penser, de juger et de critiquer. La sujétion ne peut être un choix de bon augure ! Fût-elle considérée comme une option personnelle, elle est toujours porteuse d'une sinistre aura pour les personnes et pour les sociétés humaines. Son poids de violence et d'intolérance, là où elle est en mesure de l'imposer, ne peut en effet qu'engager à lutter contre elle. Cependant pourra-t-on jamais vaincre la tentation de soumission aveugle, mais aussi pleine de fièvre, à ce qui est censé être l'immédiateté de la lettre des Livres saints en s'en tenant à une méthode historico-critique de leur lecture ? Pourra-t-on rivaliser avec le goût de la subordination, très enthousiaste ou au contraire pleine de terreur, propre à ceux qui s'arrogent le droit exclusif de parler au nom

de Dieu, si l'on se contente de faire appel à la savante et rationnelle vigilance d'une telle méthode ?

Rien n'est moins sûr en effet. L'approche scientifique des grands Livres religieux de l'humanité, comme on le verra pour ce qui concerne la Torah, ouvre des perspectives qu'il convient certes de prendre en compte, mais de façon distanciée, sans se laisser subjuguer par le verdict de « la science ». Devrait-il en effet laisser sans voix les moins savants que sont presque tous les lecteurs ordinaires de ces Livres ? Les études historico-critiques ne peuvent elles-mêmes devenir une autorité exigeant soumission sous peine d'appauvrissement extrême de ce que ces Livres mettent en jeu pour les êtres humains. Par ailleurs, et surtout dans l'optique du présent ouvrage, ces études laissent de côté comme impertinentes pour leur propos les questions spirituelles et existentielles que les êtres humains se posent *maintenant* en cherchant, parfois à tâtons, une réponse ou une simple orientation dans les Livres. Les études scientifiques négligent à ce titre l'immense littérature constituée au cours des siècles par les interprétations philosophiques ou spirituelles des Livres religieux. Opposer, comme le fait Thomas Römer dans sa leçon inaugurale au Collège de France, les lectures « subjectives » de la Bible aux lectures rigoureuses et scientifiques[1], qu'il met en œuvre de façon si remarquable, repose sur un présupposé discutable. La « subjectivité » serait nécessairement affaire privée, tributaire de l'imagination et des affects ; les « lectures » qu'elle proposerait de la Bible seraient donc sans sérieux et elles ne mériteraient pas l'attention du savant. La science par

1. Leçon inaugurale de la chaire « Milieux bibliques », février 2009. Accessible sur le site du Collège de France en date du 9 octobre 2009.

contre, dans son effort d'objectivité et avec l'immense travail qu'elle requiert, aurait l'exclusivité d'une approche qualifiée de la Bible, digne d'enseignement et de partage. Comme on le verra, cette prétention du scientifique d'échapper à l'impertinence de la « subjectivité » en matière de lecture biblique reste à apprécier. L'essentiel pour ce propos introductif est toutefois encore ailleurs : nul ne pourra jamais vaincre, ou tout simplement ébranler, le fondamentalisme en lui opposant les arguments de cette science prétendument objective, à l'abri des méfaits de la subjectivité humaine, celle des individus et celle des collectivités ou des peuples.

Existe-t-il une autre voie ? Une voie qui ferait droit au sérieux et à l'étude minutieuse des textes, des langues dans lesquelles ils ont été écrits, du passé dont ils parlent, sans considérer pour autant la subjectivité comme « la folle du logis » ? Une voie qui estimerait au contraire que, pour ne pas être nécessairement celles que le savant requiert, les questions « subjectives », privées ou partagées avec d'autres, posées aux textes permettent d'en découvrir de nouvelles possibilités de signification qui, loin d'être des chimères relatives à l'idiosyncrasie des individus ou des communautés, les éclairent d'une vive lumière. En retour, comme il faudra l'analyser, le sens même de la « subjectivité » humaine s'en trouverait approfondi de façon inédite, elle trouverait là matière à s'interpréter elle-même. Il ne s'agit plus en effet, comme dans l'approche scientifique, d'exercer sa sagacité intellectuelle afin de « classer » les Livres saints, parmi de nombreux autres, « dans une sphère profane » pour en tirer un savoir relatif au passé et, souvent, pour conforter une position idéologique tacite,

mais de confronter sa propre vie à une parole qui s'entend en ces Livres[1]. Parole qui excède les concepts, lesquels, en prétendant exprimer de façon ferme et précise le savoir de tout ce qu'elle suggère, l'appauvrissent toujours. Mais, pour prêter attention à cet excès de la Parole sur le savoir, encore faut-il l'écouter en maintenant en alerte son propre être.

Une lecture *spirituelle* relève de cet ordre de pensée. Elle ne s'oppose pas à la raison, elle ne plaide pas la cause des seuls affects, de la fantaisie, du rêve ou de la divagation, elle encourage la raison à se mettre à l'écoute de ce qui la transcende et dont le *langage* du Livre qu'elle étudie témoigne. Elle a *peut-être* davantage de chance qu'une lecture strictement scientifique de s'ouvrir aux inquiétudes humaines, dans la profondeur de leur dimension anthropologique irréductible à un enjeu politique. Épargnera-t-elle aux êtres humains de chercher dans le fondamentalisme la brutalité d'une réponse destinée à sidérer toute question, à combler le vide ou à suturer les blessures ? La réponse est incertaine, car ceux qui veulent justifier leur propre violence en se servant d'un Livre saint trouveront toujours en lui de quoi l'alimenter en brandissant tel ou tel verset censé l'absolutiser. Ils se méfieront de ces lectures spirituelles ouvertes sur un avenir qui ne ressemble pas à l'immuabilité d'un passé mythifié et, surtout, sur la nécessité de lire autrement les versets. On sait que, quand ils en ont le pouvoir, les fondamentalistes peuvent se montrer de redoutables persécuteurs de la liberté d'interpréter les Livres. Toutefois, ne peut-on espérer aussi que ce type de lecture ait la force de

1. Voir Martin Buber, *Une nouvelle traduction de la Bible*, trad. Marc de Launay, Paris, Bayard, 2004, p. 22.

retenir l'attention de quiconque reste habité par le souci religieux malgré l'ampleur de la sécularisation désormais irréversible, et de prévenir sa tentation éventuelle de céder aux sirènes de l'intransigeance fondamentaliste ?

Les questions spirituelles, par quoi il faut entendre les questions qui ne séparent jamais la quête du sens et de la vérité d'un travail exigeant sur soi-même, n'ont pourtant pas disparu des sociétés humaines, y compris de celles qui sont enivrées de leur propre violence ou de leur arrogance et de leur foncier scepticisme. Or, par temps de fragilité extrême du sens que les individus et les peuples donnent à leur existence, quiconque entend ces questions comme à lui/elle adressées découvre très vite leur irréductibilité tant au fondamentalisme qu'à la science. En effet, même quand elle prête attention aux travaux des savants, la voie spirituelle ne peut pas consentir à la neutralisation que ceux-ci opèrent de la Parole par le savoir (historique, archéologique, etc.) et à l'hypothèque qu'ils font *eux aussi* peser sur la liberté, en l'occurrence la liberté de penser et de vivre autrement que guidé par des présupposés d'ordre scientifique. En assimilant trop vite cette Parole à un assemblage de propos fait par les anciens (hébreux ou arabes, par exemple), des propos mis par écrit à un certain moment du temps, et en cherchant dans quel dessein – surtout politique – ils le furent, ces travaux sous-estiment la force de la Parole. Ou, plus exactement, ils ne l'entendent pas, car ils ne l'écoutent pas *leur* parler ici et maintenant. Elle est devenue un « objet » sur lequel exercer son érudition et sa science, sa méfiance et parfois aussi son orgueil. Mais si les grands Livres religieux de l'humanité que sont, avec d'autres, la Torah, la Bible chrétienne et le Coran, s'expliquent uniquement de cette façon-là, s'ils

sont réductibles aux intentions de leurs lointains auteurs, comment comprendre qu'ils aient pu susciter tant d'interprétations – philosophiques ou spirituelles – au long des siècles ? N'était-ce l'effet que d'une aliénation politique et intellectuelle dont les études savantes devraient enfin nous délivrer ? Une réponse positive ne pourrait manquer de rendre encore plus tragique le danger propre aux sociétés du XXIe siècle en proie aux fièvres brutales et fanatiques du fondamentalisme. Car si vraiment il n'est d'autre réponse à cette intolérance et à ce misérabilisme de la pensée que celle de la rationalité scientifique et critique face à ces Livres, nul doute que les positions fondamentalistes persisteront. Elles risquent même de se durcir, engendrant davantage de violence, et d'attirer des esprits en mal d'assurance, et parfois de revanche, dans des sociétés où le relativisme, le désarroi spirituel et l'injustice ont le vent en poupe malgré la science. Le fondamentalisme en effet, dans ses diverses expressions religieuses, perçoit bien tout cela, et il cherche à faire retour à un passé imaginaire, un passé qu'on pourrait retrouver tel quel, purifié des aléas du devenir, et capable, une bonne fois, de sauver du péril de la grande fragilité qui partout prévaut, sous condition impérative de n'y rien changer. Mais le choix est-il entre cette mortification de la vie au nom d'un Livre et la mise à distance critique de ce Livre au nom de la science ?

En assimilant la spiritualité aux aléas inconsistants d'une subjectivité intrusive et partisane, l'approche historico-critique des Livres saints semble le penser. La noblesse et la nécessité de ses travaux sont incontestables, mais son préjugé initial sur la subjectivité demande examen. Dans le cas de la lecture des Livres, « subjectivité » ne signifie aucunement point de vue étroit et intéressé sur une question,

ou encore enfermement dans un particularisme en rupture du lien social et rebelle à tout universalisme. Elle caractérise ici l'effort constant d'une personne singulière pour recevoir de façon vivante et vraie un certain héritage de mots et de significations. Effort qui ne condamne pas au solipsisme et au désintérêt pour les questions politiques et sociales, car il se partage avec ceux et celles qui, décidés à aller toujours au-delà du sens obvie des Livres, cherchent à interpréter leur existence, pas seulement individuelle, à leur diapason.

Le postulat d'une étude spirituelle d'un Livre saint est que la langue dans laquelle il est écrit porte un surcroît de significations encore à déployer et à transmettre. Là où les savants cherchent à réduire au minimum cet « excès » grâce à leurs connaissances du contexte historique, afin de dire des choses précises et, si possible, définitives, cette étude voit au contraire dans « le pouvoir-dire » de la langue une richesse à magnifier et cela en fonction d'un contexte beaucoup plus vaste que celui du passé, puisqu'il est à la fois celui de l'ensemble des textes qui constituent le Livre et celui des générations qui se succèdent dans le temps pour le lire. Dès lors les mots de la langue (hébraïque, araméenne, grecque ou encore arabe) dans laquelle les Livres saints sont écrits ne constituent pas seulement un ensemble de signes indispensables pour nommer personnes, choses ou faits et pour raconter telle histoire censée être advenue ou pour en témoigner, etc. Noms et verbes, en liaison les uns avec les autres, sont en effet à *écouter* dans leur pouvoir symbolique, aptes à nous faire percevoir la réalité visible et concrète de maintenant – celle de nos vies en alliance avec celle des autres – à la lumière de l'invisible. Que le verbe soit révélant, c'est-à-dire qu'il éclaire les existences

d'une lumière que nul ne peut se donner à soi-même, ne signifie aucunement qu'on peut à bon droit le transformer en vérités révélées et dogmatiques. S'il est révélant, pour les juifs, les chrétiens et les musulmans, c'est parce que son dynamisme œuvre dans la création. Il tonifie ceux qui l'écoutent, mais à condition aussi de les ébranler dans les certitudes et les dogmes trop souvent établis et inculqués pour entretenir une intense surdité.

Les formules traditionnelles de la Cabale juive pour inciter à étudier de façon spirituelle – « sors et étudie » (*tsévelamed*), ou encore « viens et vois » – s'avèrent ici très pertinentes. Elles montrent qu'il faut un mouvement du sujet, une sortie de soi, de ses habitudes et de ses idées premières sur un passage étudié, ainsi qu'une certaine violence infligée à la tranquillité ou à la paresse, pour découvrir dans un Livre autre chose qu'un sens figé dans des signes écrits. Mais elles soulignent aussi que cette attitude présuppose l'écoute d'un appel qui, très souvent, transforme l'étude en prière, c'est-à-dire en façon de répondre à cet appel. On voit ici que le Livre écrit jamais ne se suffit à lui-même. Il a besoin de lecteurs qui l'interprètent en l'interrogeant, en portant une attention renouvelée à chacun de ses mots, en s'en étonnant et en aidant tel ou tel d'entre eux à « s'ouvrir » de façon neuve, c'est-à-dire à « sortir » de l'enfermement dans un sens défini par convention ou par coutume.

Cette façon de lire se rencontre dans les traditions des trois grandes religions monothéistes, mais, en raison d'un statut du Livre distinct dans le judaïsme, dans le christianisme et dans l'islam, la force et la diffusion parmi l'ensemble des fidèles sont souvent peu comparables. Ce

statut diffère pour des raisons historiques et politiques : le christianisme, devenu une religion officielle sous Constantin (IVe siècle), a noué avec le pouvoir politique un lien essentiel et durable et son Livre s'est souvent trouvé mis au service de cette cause ; l'islam a également eu en partage ce souci politique et ce désir d'expansion qui lui a apporté une audience immense. Or une culture largement christianisée ou islamisée rend moins impérative pour *l'ensemble* des croyants la nécessité de maintenir constamment sur le qui-vive l'interrogation de leur Livre fondateur afin d'y trouver les signes de leur identité et de leur unité. La culture ambiante et ses symboles, les valeurs transmises et le mode de vie leur rappellent, à chaque instant, même s'ils n'y prêtent qu'une attention distraite, qu'ils sont dans un pays chrétien ou musulman, ce qui finit souvent d'ailleurs par sembler aller de soi. Le paysage même est marqué par ces religions (présence des églises ou des mosquées et des minarets) et la scansion du temps (son des cloches, appel du muezzin, mais aussi calendrier des fêtes) fait mémoire à chacun(e) des moments décisifs de l'histoire de ces religions. De ce point de vue, et pour l'exprimer très rapidement ici, après la destruction du Temple de Jérusalem par Titus (70 ère commune), le judaïsme s'est au contraire davantage centré sur son Livre, la Torah (enseignement) et ses commentaires, c'est-à-dire la Torah écrite et la Torah orale, puisque c'était sa seule véritable patrie. Dans les différents pays de l'exil, la culture dominante n'était pas juive, mais bien chrétienne ou musulmane. Un rapport à l'étude de la Torah beaucoup plus intime et constant, exigé de tous, chacun à sa mesure, s'est donc imposé, car c'était là le poumon même de la persistance des communautés juives. Que les plus humbles des juifs sachent lire fut toujours une

exigence majeure. « L'ignorant ne saurait être pieux », disait déjà Hillel, et il était demandé aux juifs de toujours essayer d'habiter là où il y avait des maisons d'étude[1].

Mais le statut du Livre diffère aussi dans ces trois religions pour des raisons qui ne sont pas réductibles à l'histoire et aux contingences politiques, car elles proviennent de la théologie. Ainsi la personne du Christ au cœur de la foi chrétienne, c'est-à-dire celle d'un Sauveur humain et divin qu'il s'agit de suivre et de s'efforcer d'imiter dans son existence propre car il a donné sa vie pour celle de tous les hommes, cette personne, donc, a très souvent secondarisé l'étude des Livres saints dans la vie de la grande majorité des fidèles. L'Incarnation en laquelle les chrétiens ont très tôt perçu « la bonne nouvelle » (Évangile) de « l'accomplissement » ultime des Écritures rendait moins indispensable, pour l'ensemble du peuple chrétien, de continuer à scruter chacun des versets bibliques avec une patience à toute épreuve à la façon des juifs. On sait que les grands commentaires chrétiens des Écritures se sont très tôt efforcés de « prouver » le bien-fondé de cet accomplissement sur la base de versets bibliques dont le Christ était la « clé » spirituelle. Dans une visée polémique destinée à une longue et tragique histoire dont l'apaisement récent reste fragile, maints théologiens chrétiens, à la suite de l'apôtre Paul (2 Co 3,7), ont dénoncé le « voile » qui, embrumant les yeux des juifs, leur interdit, malgré tous leurs efforts, de passer d'une étude selon la « lettre », « la lettre qui tue », à une étude selon l'esprit, « l'esprit qui vivifie ». Or, précisément, cette opposition supposée exister entre la lettre et

1. Voir *Les Maximes des Pères* (*Pirqé Avot*) II, 6 (5) et IV, 18 (14), Paris, Colbo, 1977, p. 17 et p. 41.

l'esprit, ou encore cette méfiance envers le Livre dans sa précision langagière écrite – puisque celui qui s'y attache risque de manquer l'esprit – va de pair avec une moindre importance accordée, théologiquement et concrètement, à l'étude patiente de la littéralité du Livre. En particulier la littéralité hébraïque puisque la Septante, la traduction grecque de la Bible, l'a supplantée dans le christianisme. Mais, plus décisivement, le centre de la vie chrétienne, c'est bien le Christ, mort et ressuscité, ce n'est pas le Livre, même si ce Livre l'annonce, parle de sa venue et de sa résurrection[1].

Dans l'islam, le Coran, présenté comme Livre incréé, éternel et inimitable, Parole de Dieu transmise à Mahomet et ainsi *descendue* près des hommes, se donne comme la version par excellence de la Révélation qui émane d'un Livre supérieur, céleste et divin, dont proviennent également la Torah et les Évangiles. Le Coran (la récitation) ou *al-kitâb* (le Livre) reste cependant le modèle suprême, il est en effet considéré comme plus proche de la source unique de la Révélation que les deux autres livres (Torah, Évangiles), même si ceux-ci en procèdent.

La proximité entre le statut théologique du Livre chez les juifs et chez les musulmans est ici remarquable – l'idée d'une Torah céleste dont la Torah écrite provient s'y retrouve –, mais il ne semble pas que les nombreuses interprétations du Coran, philosophiques et spirituelles, qui se sont développées après cette Révélation aient jamais

1. Il faut toutefois distinguer les positions catholiques, orthodoxes et protestantes. Le protestantisme a remis le Livre au centre comme Parole où le Christ apparaît et il a incité chacun – pas seulement les clercs – à son étude.

mérité le nom de « Coran oral » à la façon dont on parle dans le judaïsme de « Torah orale » à propos de la longue tradition d'interrogations et d'interprétations renouvelées (en particulier le Talmud et les différents commentaires) de la « Torah écrite ». Là où le judaïsme ne sépare jamais la Torah écrite de la Torah orale – la Torah écrite est inaccessible sans la Torah orale qui l'accomplit –, l'islam ne donne pas ce même statut aux interprétations de son Livre exceptionnel. Les *Hadith* (traditions) qui forment la *Sunna* (coutume sacrée) et qui transmettent, par l'intermédiaire de personnes dignes de confiance, ce que le prophète Mahomet « tenait pour la seule doctrine saine en matière de religion et de loi » ont constitué le cadre nécessaire au développement des idées religieuses, juridiques et éthiques de l'islam[1]. Malgré l'attitude ultraconservatrice de certains musulmans qui refusent l'interprétation de la Parole coranique – comme si elle s'imposait par elle-même –, l'exégèse (*tafsîr*), qu'elle se fasse par transmission, par opinion/raisonnement et par allusion, existe bel et bien en islam, répondant, comme dans le cas des autres religions, aux questions – y compris celles liées à l'histoire – de ses fidèles[2]. Toutefois les *Hadith* et ces différentes exégèses n'ont pas le statut de « Coran oral » à l'élaboration duquel chacun serait appelé à participer comme c'est le cas pour la Torah orale[3].

C'est donc davantage le statut spirituel de l'exégèse et des commentaires par rapport à la lettre coranique, que

1. Voir Ignaz Goldziher, *Le Dogme et la Loi dans l'Islam*, trad. Félix Arin, Paris, L'Éclat & Geuthner, 2005, p. 32 et p. 35.

2. Voir Farid Esack, *Coran, mode d'emploi*, trad. Jean-Louis Bour, Paris, Albin Michel, 2004, p. 191 *sq*.

3. Voir *infra*, chapitre 2.

celui du Livre proprement dit qui, sur le plan théologique, diffère chez les juifs et chez les musulmans. Dans le judaïsme en effet, une fois descendue sur terre, la Torah n'est plus au ciel, c'est parmi les hommes que se déroule son aventure. « Heureux l'homme […] qui désire la Torah [l'enseignement] de l'Éternel et qui murmure "sa" Torah jour et nuit » (Ps 1,2). Au début, dit Rabba, en commentant ce verset du premier des psaumes, « la Torah est appelée Torah de l'Éternel et à la fin elle prend le nom de celui qui étudie » (sa Torah) [1].

Si la sortie du dilemme insatisfaisant et dangereux évoqué ci-dessus – lectures fondamentalistes, lectures historico-critiques – par une lecture spirituelle concerne bien évidemment le christianisme et l'islam, les pages qui suivent en examineront les données uniquement sur la base du judaïsme. D'une part, parce que, comme on vient de l'esquisser, le statut du Livre et de son étude y reste singulier ; d'autre part, et plus décisivement, parce que si la curiosité et l'attention pour les Livres des autres religions et pour leurs interprétations peuvent et doivent être entretenues par des lectures, des rencontres, des échanges, etc., dès lors qu'on ne veut pas s'enfermer avec « les siens » mais vivre dans une cité où nul ne détient des droits exclusifs sur la bonne façon d'entendre le vocable « humain », cette attention et cette curiosité ne peuvent malgré tout pas se

1. Voir *Talmud Babli* [*T. Babli*], *Avoda Zara* 19a. Il dit aussi dans ce même passage du Talmud : « on doit étudier, même si l'on a tendance à oublier, même si l'on ne comprend pas bien ce qu'on lit, car il est dit "Mon âme est brisée [*garsa*] de désir [*taava*]" », ce qui peut se lire « mon âme casse [*garsa*] le grain [*tevoua*] » (Ps 119,20), et non pas « elle le moud finement ».

comparer avec celles mises à l'étude d'un Livre qui engage sa propre existence. La patience de l'étude, patience intellectuelle et spirituelle, patience morale et politique, pour approcher intimement *un* Livre, plutôt que de le confondre avec un recueil d'évidences à imposer *hic et nunc* aux autres, ou, inversement, de le traiter comme un « objet » exclusivement redevable d'un travail scientifique, exige en effet beaucoup de temps, celui d'une vie. Il faut apprendre les langues de ce Livre et de ses commentaires traditionnels, s'intéresser à l'histoire de ceux-ci, à leurs enjeux et à leurs conflits, etc. Mais il faut aussi se laisser soi-même interroger par ce Livre, en sollicitant sa lettre et en répondant à ce qui, en elle, transcende le passé et qui se nomme l'esprit. Cela demande de s'engager dans « quarante années de désert » pour que les significations qui bouleversent *pour soi* ici et maintenant le sens obvie des versets deviennent peu à peu le « suc » d'une existence partagée avec d'autres, ce qui éclaire aussi toute avancée humaine vers la « terre promise ». La même densité d'étude est difficilement concevable pour les autres Livres. Toutefois, ce n'est pas un obstacle à la rencontre avec ceux qui vivent à la lumière de ceux-ci, car c'est sur une telle base qu'on a les meilleures chances de s'ouvrir véritablement les uns aux autres, en ayant son propre point d'ancrage – ce qui ne veut pas dire de fixité – et sans prétendre tout assimiler, sous prétexte parfois de générosité ou de relativité.

Mais l'essentiel est encore ailleurs : l'étude d'un Livre singulier – ici la Torah – résulte d'une rencontre avec lui, rencontre qui, par contingence ou par grâce, donne l'élan pour désirer vivre éclairé(e) par lui. Cet élan, comme on le verra, est porté par un amour, un amour qui s'adresse à